

LE CŒUR DU FOSSOYEUR

MARVEL GLOW



Illustré par Luposlipaphobya



La diversité
dans la fiction

*Toute chose de toute nature
qui sortait de l'ordinaire, qui possédait
un pouvoir supérieur ou qui inspirait
de l'admiration ou de la terreur
était appelée Monstre.*

AVERTISSEMENT RELATIF AU CONTENU

Cette œuvre comporte des contenus ou passages pouvant heurter la sensibilité du public.

– Principaux : cadavres, deuil, décès, monstres.

– Ponctuels : abus de faiblesse, aide à mourir, assassinat, blessure, corps en décomposition, crise de panique, dysphorie, érotisme, horreur, parentalité toxique, psychophobie, sang, sexe sans protection, scène de sexe explicite, troubles du comportement alimentaire.

– Mentions : alcool.



Le Fossoyeur et la Salamandre

Parfois, quand la prime sonne, mes yeux sont déjà ouverts depuis un bon moment. Je m'installe alors à ma fenêtre recouverte d'une toile cirée, et j'accueille en moi le lourd tintement de la cloche pour le laisser résonner jusque dans mes os.

J'aime assister au moment où Lucéram s'éveille depuis ma place privilégiée, l'opacité de ma vitre de fortune nimbant les scènes quotidiennes d'une étrange aura. Durant l'hiver, la lueur jaunâtre des bougies danse derrière la surface huileuse des baies et, quand le printemps arrive, il est possible de voir les femmes qui

descendent à la rivière, les bras chargés de linge à laver. Elles se rassemblent en groupes pour partager les derniers cancans locaux, et j'observe leurs gestes tranquilles, les poules s'éparpillant sur leur passage.

J'écoute ainsi avec ravissement les sons particuliers que produit une ville à la sortie du sommeil.

Ensuite, je rejoins mon père dans son atelier : il se lève bien souvent avant tout le monde, alors que le feu n'est pas encore rallumé et que la cheminée exhale un parfum de cendres froides et de poussière. Ses yeux, aussi noirs que les miens, sont fixés sur l'œuvre qu'il a tirée hors du bois. Le même motif revient régulièrement, une croix latine qui rappelle la foi de notre pays. Ces sculptures sont dénuées de tout sens artistique, elles reflètent simplement la piété de mon père et celle des familles qu'il prend en charge depuis bien avant ma naissance.

Je ne sais pas lequel des membres de notre lignée a été le premier à explorer

ce travail si particulier qui est le nôtre. Était-ce mon grand-père, ou était-ce bien avant lui que l'organisation d'obsèques est devenue notre spécialité ? J'ai pris conscience dans mon enfance la plus tendre que la mort est un office des plus délicats ; le respect des règles demande un recul que beaucoup d'hommes ne sont pas capables d'avoir. Nous nous évertuons à tenir un rôle imbu de froideur et de dignité. Seulement, ces compétences me semblent être davantage celles des anges qui veillent sur l'humanité que les nôtres.

Lorsque je lève les yeux vers les statues de saints ornant la façade de l'église, je m'efforce de trouver en moi le courage de leur ressembler. Grâce à l'aura que l'office mortuaire nous a conférée, nous avons gagné certains privilèges à Lucéram, le village où nous vivons depuis plusieurs générations.

Hélas, il y en a aussi d'autres qui me sont refusés, et pas uniquement à cause de mon métier : les habitants considèrent

que je porte la marque du Malin dans mon sang depuis le jour de ma naissance, parce que je vis dans l'ombre d'une femme honnie de tous. Cette tare n'est pas seulement spirituelle, la teinte rousse de mes cheveux la signale d'office à toute personne qui pose les yeux sur moi.

Malgré ce que m'a transmis cette femme, cette mère que je ne conçois qu'à travers les histoires que je me raconte, construites à partir de bribes d'anecdotes saisies au vol, je regrette de ne pas avoir pu la fréquenter. Je l'imagine curieuse et enjouée, aimant aider les autres, mais elle est et restera un être de l'éternité, aussi impalpable que les anges qui veillent sur nous. Cet avis n'est que le mien, car pour le reste du monde, il n'est pas indélicat de dire du mal des morts.

Le poids de ces réflexions m'est familier et, alors que je contemple le travail de mon père, je ne peux m'empêcher de penser à la vie qu'il a dû avoir avec ma mère. Je n'arrive pas à l'imaginer autre

que ce qu'il est maintenant, renfrogné et trop sérieux.

Lorsqu'il voit que je suis toujours là, les yeux dans le vague, il fronce les sourcils et me sermonne, me demandant ce que j'attends pour aller m'occuper du cercueil du sieur Mérignac. Retenant un soupir agacé, je me rends dans l'arrière-cour pour ouvrir la bière et la garnir d'un capiton de lin finement tissé. J'ai beau être presque adulte, mon père persiste à se montrer inutilement autoritaire, comme si je ne disposais pas du libre arbitre suffisant pour prendre les bonnes décisions.

Cela dit, je ne peux pas vraiment lui en vouloir : étant d'une nature quasiment aussi taciturne que la sienne, je parle peu, et la plupart des habitants de Lucéram, ma belle-mère incluse, pensent que je suis lent d'esprit. Bien sûr, je ne fais rien pour les détromper. Dès que j'ai été en âge de saisir ses paroles qui ressemblent plus à des ordres qu'à des conseils, mon père m'a invité à me fondre dans la masse. Ce qui a

été plus évident à dire qu'à faire, à cause de ma grande taille et de mes boucles d'un roux cuivré. L'apparence associée à mon héritage m'attire souvent des regards méfiants de la part des habitants de Lucéram, comme si je leur rappelais quelque chose de nocif, une honteuse vérité qui refuse d'être enterrée.

J'aime leur inspirer cette frayeur. Parce que ma mère mérite qu'on se souvienne d'elle. Je suis l'enfant d'une sorcière. J'ai appris le sens de ces mots en remarquant les yeux agrandis de ceux qui connaissent son identité. Ils peuvent faire ce qu'ils veulent : elle ne sera jamais oubliée tant que je vivrai.

Mon géniteur ne m'a avoué la vérité que lorsque je l'y ai confronté :

— Pourquoi les gens de Lucéram me fixent-ils de cette façon, père ?

— Parce que ta mère était une foutue sorcière, Constantin.

Cette nuit-là, il était ivre, une conséquence de l'hiver, saison délicate durant laquelle la terre était difficile à creuser et

les heures de travail alourdies par un ciel sans soleil. Ses yeux sombres étaient vitreux, et il m'avait regardé comme si j'étais une chose sortie tout droit du cimetière auquel notre maison est accolée. Pourtant, malgré son ton hasardeux qui indiquait qu'il n'était plus tout à fait là, j'ai persisté d'une voix qui a dû sembler suppliante.

— Comment ça, une sorcière ? Je vous en prie, dites-moi qui était ma mère.

Il a détourné son regard bilieux pour contempler le feu qui brûlait dans l'âtre. Sa langue a léché distraitement ses lèvres sèches, et il a soupiré.

— Elle a toujours aimé parler aux gens. Mais souvent, elle dépassait les bornes. Elle aurait dû se montrer distinguée et silencieuse, mais elle bavassait tout le temps. Elle arrivait à retrouver des objets perdus, comme par magie. Et cette tendance qu'elle avait de se mêler des choses qui ne la regardaient pas, c'était terriblement gênant. Qu'est-ce que tu voulais que je fasse d'une femme pareille ?

Un rictus amer aux lèvres, mon père s'est tu un instant pour reprendre une gorgée de petite bière. Enfin il a entonné d'une voix de fausset :

— « Eh, Huguette, je sais où est l'étole que ta grande tante avait tricotée. »

Après quoi il a ricané :

— Amandine, elle avait toujours l'air d'en savoir davantage sur les autres. De savoir des choses qu'ils n'auraient avouées à personne. Et ça, ça mettait mal à l'aise, même si elle essayait seulement de leur alléger le cœur. Une bonne femme doit rester à sa place. La femme d'un croquemort encore plus. Et puis, elle se réveillait souvent après des rêves étranges... Cette foutue habitude de dégoiser à tort et à travers, sans parler de cette chevelure à la couleur démoniaque qu'elle refusait de dissimuler, ça a évidemment attiré l'attention des commères du coin. Et lorsqu'elles ont porté l'affaire aux oreilles de l'Église, il n'a plus été possible de faire marche arrière. L'Inquisition est venue, et elle a pris Amandine. Tu étais encore dans son

ventre quand elle a été mise aux fers. Puis tu es né, et elle a été menée au bûcher.

La voix m'avait manqué, parce qu'une joie incommensurable m'avait envahi : j'avais une mère, et j'étais resté à ses côtés jusqu'au bout.

— Quand ta tâche sera terminée, tu iras creuser la fosse.

L'intonation sans émotion qui résonne dans mon dos me ramène au présent, là où mes grandes mains pâles achèvent de former des plis dans le capiton pour qu'il corresponde aux dimensions de la bière. Étant destiné à l'un des notables de Lucéram, le cercueil est évidemment taillé dans un bois plus riche que les essences réservées aux villageois, quand ces derniers ne sont tout simplement pas jetés dans la fosse commune.

À ces mots, je me tourne vers mon père et je le regarde brièvement avant de sortir. Après cette nuit où il m'a raconté comment sa première femme est morte, mon géniteur est retombé dans le silence qui a toujours été sa marque de fabrique.

Je ne suis même pas capable de dire s'il se montre davantage loquace avec ma marâtre, Jeanne. Leur relation n'a pas l'air d'être des plus développées, car Jeanne se contente d'être une sorte de domestique qui offre l'avantage de réchauffer un lit lorsqu'il fait trop froid. Manifestement dénuée de compassion, habituée aux ragots, elle ne se prive pas non plus de parler dans le dos de certains défunts, comme si leur contact lui conférait un quelconque aval sur la plèbe.

Alors que je traverse la cour pour rejoindre le portique du cimetière, je laisse le soleil caresser ma chair pâle. L'automne nimbe les arbres environnants d'un bel éclat roux, et j'inspire l'air doré à pleins poumons. Sitôt la piètre grille franchie, je vais chercher ma pelle derrière l'église. Son ombre protège les croyants, dit notre prêtre, et je lève un regard grave vers son abside, sans oublier de me signer. Anne est penchée au-dessus du puits ; elle tire de l'eau. J'accours pour l'aider, et elle m'adresse un sourire qui

constitue un véritable baume au cœur après la froideur de mon père.

— Bonjour, Constantin ! Comment vas-tu ? demande-t-elle en écartant de son visage une boucle cuivrée échappée de son bonnet.

— Plutôt bien. Je dois m'occuper de la tombe du sieur Mérignac, mais je ne pouvais pas faire cela sans venir te voir avant.

Des fossettes creusent ses joues rebondies alors qu'elle traîne le seau d'eau jusqu'à la cuisine. Elle ouvre la porte avec son épaule et pose son chargement sur la table.

— C'est très galant de ta part, dis-moi. En retour, je te donnerai quelques œufs quand tu auras achevé ta tâche, me répond-elle avec un clin d'œil.

Je lui rends son sourire avant de m'esquiver pour aller chercher ma pelle. Anne est la seule personne à ne pas me juger d'après la réputation de ma mère. Elle est également l'une des raisons pour lesquelles je trouve la force de me lever

le matin, parce que la voir est toujours un plaisir.

Arrivée à Lucéram alors qu'elle était encore enfant, elle est finalement devenue la bonne du curé. La jeune femme semble avoir un don inné pour broser son interlocuteur dans le sens du poil. Je ne l'ai jamais entendue élever la voix, et elle se met rarement en colère. Mais peut-être est-ce parce qu'elle est déjà passée par le pire. Au fil des années, Anne m'a révélé d'où elle venait : un misérable hameau ravagé par une épidémie de peste. Quand ses parents sont morts, sa tante l'a confiée à des cousins qui résidaient à Lucéram.

En voyant les années passer à ses côtés, j'ai fini par me laisser toucher par sa gentillesse. Jusqu'à son arrivée, j'étais un gamin renfrogné qui ne parvenait pas à sortir de son mutisme. Persuadé qu'aucune interaction à mon égard ne serait jamais sincère, j'avais peiné à accepter la main tendue d'Anne. À présent, je savais qu'il n'y avait pas eu de

calcul de sa part : elle était comme ça avec tout le monde.

Cependant, ses yeux d'un vert limpide se remplissent parfois de larmes aux moments où son village lui revenait en mémoire. Elle sait qu'il n'y avait plus rien pour elle là-bas et qu'y survivre n'aurait jamais été facile pour une femme seule, mais elle ne peut s'empêcher de repenser à son enfance avec nostalgie. Quand elle évoque les pommiers qui poussaient derrière la maison où elle a vu le jour, elle a une expression merveilleuse. Il n'y a qu'Anne pour parer le quotidien de tant de poésie, même à propos de simples arbres.

Le souvenir de ces discussions teintées d'une agréable mélancolie me donne le sourire tandis que je creuse la fosse, le dos courbé et les muscles tendus par l'effort. Le soleil tape sur mes mèches rousses, transformant en paillettes d'or la poussière qui se dégage au fil de mes pelletées.

Mon amie paraît surtout ne pas s'intéresser aux ragots de Lucéram : alors que

les habitants se rassemblent à la sortie de la messe pour évoquer les dernières anecdotes, elle poursuit son chemin, manifestement plus intéressée par le son du clocher que par ces feuilletons hebdomadaires qui manquent de profondeur. Elle a l'air ailleurs, dans ces moments-là, comme si elle tentait de lire quelque chose dans le bleu du ciel. J'aime cette expression de profonde fascination qui traverse son visage, tout comme j'aime le rire qui jaillit de ses lèvres tandis que je lui raconte avoir observé un poussin courir à toute allure derrière sa mère dans l'arrière-cour de la paroisse, essayant d'imiter sa démarche bancale.

Il paraît assez clair à présent que je suis follement épris d'Anne. Mais si vous pouviez voir l'émerveillement qui se peint sur son visage lorsqu'elle contemple la lumière qui passe à travers les vitraux de l'église pendant le sermon du père Nicolas, vous le seriez aussi.

Cependant, je n'ai rien à lui proposer : le fait que je suis en vie relève purement

de la chance. La seule raison pour laquelle j'existe repose sur la bonté d'une sage-femme qui a préféré mentir lorsqu'elle a découvert le sexe de l'enfant que ma mère avait mis au monde, pour ne pas avoir à le jeter au bûcher avec elle. Les grands esprits de ce monde se targuent de connaître les règles du bien et du mal : selon eux, la déviance se transmet par le sang et par la forme de l'entrejambe. Si tu es né d'une sorcière et que vos bas-ventres sont semblables, tu en seras une également. Cette loi, je l'ai apprise très vite. Au travers des textes sacrés dont on ne manquait jamais de nous infliger l'écoute, et également via l'inflexibilité de mon père, qui ne m'a jamais autorisé à jouer avec les enfants des voisins.

Peu importe : quel parent voudrait laisser son bambin passer du temps avec le rejeton des croque-morts ? Mon secret a plongé ses racines dans ma solitude, et celle-ci a défini les traits les plus pertinents de mon caractère : taiseux tu es, discret tu resteras, pour ne pas éveiller

la curiosité. Associées à mon apparence peu banale, ces caractéristiques composent un étrange tableau, raison pour laquelle je continue à m'étonner des efforts qu'Anne a faits pour se rapprocher de moi. Quelqu'un comme moi ne devrait pas attirer l'attention des autres ; on me demande de m'écarter du chemin si je le bloque, c'est à peu près tout. Et pourtant...

Lorsque la fosse est suffisamment profonde, le soleil est haut dans le ciel, et je suis en nage. Je soupire, car je sais que le pire reste à venir : je dois rejoindre, au domicile des Mérignac, les porteurs que mon père embauche pour les cérémonies religieuses. Cela signifie que je vais devoir traverser le village avec ma tenue couverte de poussière. Autant les tâches solitaires me conviennent, autant je me sens particulièrement démunie lorsque je dois me rendre à Lucéram : ma grande taille ne manque jamais d'attirer l'attention. C'est désagréable de voir le regard des gens s'assombrir alors qu'ils s'écartent de votre

chemin, comme si vous étiez un oiseau de mauvais augure.

Accablé par cette perspective, je pose ma pelle contre l'arbre le plus proche avant de retourner vers l'arrière-cour de l'église. Là-bas, je tire le seau du puits pour me débarbouiller le visage ainsi que les mains et me rendre aussi présentable que possible. Les Mérignac sont l'une des familles de commerçants les plus respectées de Lucéram. Mon père me grondera si j'arrive à leur seuil avec une allure trop négligée. Alors que je passe de l'eau dans mes cheveux pour leur redonner un peu de lustre, Anne apparaît, une panier pleine de linge sec sur la hanche.

— Il reste de la porée blanche du repas du père Nicolas, tu en veux ? me demande-t-elle.

J'entre dans la cuisine, car j'ai envie de retarder le moment de rejoindre les porteurs autant que possible. Après avoir posé sa charge près de l'âtre, elle me sert une assiette de purée onctueuse, que je déguste lentement.

— Est-ce que je peux t'accompagner en ville lorsque tu iras chez le sieur Mérignac ? Je dois aller chercher du fil chez Mahaut, ajoute-t-elle.

— Bien sûr. Je ne suis pas contre un peu de compagnie quand je dois m'occuper de ces tâches-là, je soupire.

— Ah, j'imagine qu'en plus, lorsqu'il s'agit d'un notable, l'atmosphère doit être différente. On m'a dit que même le bürgermeister serait présent pour ses funérailles. Ça doit être intimidant.

— L'assemblée est plus solennelle, c'est sûr, mais c'est jamais plaisant d'entrer chez les gens alors qu'ils savent que vous venez prendre quelqu'un. Les porteurs que mon père embauche changent régulièrement à cause de ça, parce qu'ils ne supportent plus le regard des passants, au bout d'un moment. Il paraît que l'aura qui nous entoure nous condamne directement à l'enfer, ou quelque chose de cet acabit.

Anne soupire, sa joue appuyée contre la paume de sa main, alors qu'elle observe

la danse langoureuse des flammes dans l'âtre.

— C'est bête, pourtant. Quand on y pense, ce n'est pas à cause de votre présence que la mort existe. Au contraire, vous rendez les choses plus faciles. Sinon, on se retrouverait à devoir inhumer nos morts nous-mêmes. Je n'aurais pas aimé devoir clouer moi-même le cercueil de ma mère.

— Peu de personnes pensent comme toi.

— Parce que chacun s'accroche trop à sa perception du monde et n'envisage pas que les autres aient la leur.

Ses lèvres se tordent légèrement et, lorsqu'elle voit que mon assiette est vide, Anne prend sa capeline. Je lui adresse un regard reconnaissant tandis qu'elle s'en drape. Marcher à ses côtés sera nettement moins difficile, même si je me sens toujours intimidé en sa présence. Son panier sous le bras, elle ferme la porte derrière nous, et nous traversons le parvis de l'église pour rejoindre les rues

de Lucéram. Les rayons du soleil éveillent de charmants reflets dans les boucles abondantes qui ruissellent hors de la capeline d'Anne.

— Parfois, je me sens triste quand je me dis que je passerai sans doute toute ma vie ici, reprend-elle.

— Pourquoi ?

— C'est comme si tout était déjà écrit au moment où je suis partie de mon village natal. Beaucoup de gens sont morts si brutalement, et j'ai dû essayer de penser par moi-même à ce que je pourrais bien faire de mon existence, parce que personne ne pouvait s'en occuper à ma place. Et maintenant, j'ai l'impression que je devrais juste trouver un homme pas trop mauvais auprès duquel couler des jours tranquilles à travailler. Mais ça me semble limité, et je ne sais pas si c'est tout ce dont j'ai envie.

— Est-ce qu'il y a autre chose que tu aimerais faire ?

Alors que nous longeons une ruelle animée, évitant d'un saut un tas de

déchets, Anne détourne le regard lorsqu'elle voit une femme sermonner un enfant devant l'étal du boucher.

— Pour l'instant, je n'en ai aucune idée, admet-elle. Mais toi, tu voudrais rester fossoyeur pour toujours ?

À ces mots, je lève les yeux au ciel. J'aimerais aussi connaître la réponse à cette question, mais tout ce qui me vient en tête sur le moment, c'est que j'ai envie de fuir Lucéram et ses habitants. Peut-être suis-je plus touché que je ne le prétends par leurs mots aigres, leur étroitesse d'esprit et ce qu'ils ont fait à ma mère, mais j'ai l'impression que tout est sacrément gris ici, comme si une chape de brume recouvrait les gens, m'empêchant de distinguer autre chose que leurs mauvais côtés. Je ne me suis jamais senti chez moi en ce lieu, et il n'y a qu'aux petites heures du matin que l'endroit m'inspire de l'intérêt.

— J'aimerais déjà découvrir ce qu'il y a au-delà de cette montagne, je réponds en tendant le doigt vers le pic qui surplombe le village.

On l'appelle le Croc de la Vieille à cause de sa forme particulière. Lorsque je baisse le bras et me tourne vers Anne, je vois qu'elle me regarde avec un sourire amusé aux lèvres.

— Ce n'est pas très ambitieux, mais c'est un début, concède-t-elle.

— Quand on a grandi dans une famille de croque-morts, on s'habitue à ce que chaque jour apporte son lot de surprises. Au réveil, on ne sait pas qui il va falloir enterrer avant que la nouvelle ne tombe. Alors on avance un pas à la fois, je complète.

— Un pas à la fois, confirme-t-elle.

Tandis que nous arrivons devant chez Mahaut, Anne me salue d'un sourire avant de pousser la porte, et je poursuis ma route. Perdu dans mes pensées, je me souviens de la couleur qu'avaient les yeux de mon amie au moment où les rayons du soleil les ont traversés. Un vert qui rappelle celui du vitrail de l'église illuminé pendant la messe, un vert translucide et scintillant, porteur de renouveau...

À suivre...